

Exemples d'engagement des armes lourdes de bataillon dans l'attaque (tirés de la guerre de 1914-1918 et des campagnes de 1940 à 1945)

Autor(en): **Bach, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **98 (1953)**

Heft 8

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342539>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

Rédaction-Direction: Colonel-brigadier Roger Masson

Rédacteur-Adjoint: Major Georges Rapp

Administration: Lt-colonel Ernest Buetiger

Editeurs et expédition: Imprimeries Réunies S. A., av. Gare 33, Lausanne
(Tél. 23 36 33 — Chèq. post. II. 5209.)

Annonces: Publicitas S. A., succursale, rue Centrale 15, Lausanne

ABONNEMENT: Suisse: 1 an Fr. 12.—; 6 mois Fr. 7.—; 3 mois Fr. 4.—
Etranger: 1 an Fr. 15.—; 6 mois Fr. 8.—; 3 mois Fr. 4.50
Prix du numéro: Fr. 1.50

Exemples d'engagement des armes lourdes de bataillon dans l'attaque

(tirés de la guerre de 1914-1918 et des campagnes de 1940 à 1945)

Une des caractéristiques de la dernière guerre est d'avoir suscité une collaboration toujours plus ample et plus originale des différentes armes. L'avion, le char ou le chasseur de chars, le canon d'assaut, voire l'artillerie de DCA, ont été amenés aussi bien à agir de concert avec l'artillerie ou les armes lourdes d'infanterie, qu'à se substituer à elles si elles ne suffisaient pas à assurer l'action rapide ou massive qu'on exigeait. Bien que supplantées quelquefois par des moyens plus puissants ou plus mobiles, les armes d'accompagnement d'infanterie n'ont rien perdu cependant de leur importance, bien au contraire. Le tableau qui suit en témoigne, puisqu'il révèle une augmentation générale de leur nombre entre le début et la fin du dernier conflit.

Nombre des armes lourdes dans le bataillon d'infanterie

Armes	Etats-Unis		Russie		Allemagne	
	1939	1945	1939	1945	1939	1945
Lance-mines	3	9 (60 mm.) 6 (81 mm.)	3 6	12 (50 mm.) 6-9 (82 mm.)	4	9 (50 mm.) 6 (81 mm.)
Total	3	15	3	18 - 21	4	15
Mitrailleuses (y compris celles des sections de feu des compa- gnies)	12	14	12	15	12	14
Canons d'infante- rie	3 (37 mm.)	3 (57 mm.)	2 (37 mm.)	4 (45 mm.)	2	4

Toutefois les chiffres qui se rapportent au canon d'infanterie sont demeurés stationnaires, sans doute parce que cette arme a prouvé sa vulnérabilité et son incapacité à lutter efficacement contre les chars. Il est vraisemblable qu'elle est appelée à disparaître et à être remplacée par des canons automoteurs blindés, de calibre allant de 7,5 à 9 cm., mieux aptes à suivre l'infanterie, dans les terrains peu accidentés tout au moins. Ces canons demeureront-ils au bataillon ? C'est peu probable. A l'instar de ce qui se fait aux Etats-Unis, ils auront leur place à la division ou au régiment, d'où ils seront répartis aux échelons inférieurs selon les besoins.

Il n'est peut-être pas sans intérêt de signaler au passage une tendance curieuse qui se fait jour dans certains milieux étrangers. Elle vise à supprimer les mitrailleuses de la compagnie lourde du bataillon ; on estimerait en effet cet organisme pourvu à l'excès d'armes à trajectoires tendues. Il faut voir là, semble-t-il, une tentative d'alléger le bataillon encombré

de moyens, aux fins de lui restituer sa souplesse et sa mania-bilité primitives.

Dans les armées dotées d'une gamme importante de moyens de feu, on attribue de plus en plus les armes lourdes du bataillon aux compagnies avant l'attaque. Des armes fournies par le régiment, de l'artillerie ou des chars permettent au commandant de faire sentir son action bien qu'il se soit déposé de ses moyens organiques. En Corée, les Américains constituent des groupements de combat panachés ayant la composition suivante, par exemple : un bataillon d'infanterie, un groupe de 10,5 à trois batteries, une section de lance-mines lourds, une section de sapeurs et une section de renseignement. Ainsi le commandant d'infanterie, chef du groupement, a-t-il en toute circonstance de quoi influencer sur le combat de ses compagnies, si grandes qu'aient été ses libéralités. Qu'une imitation, même pâle, de ces pratiques n'entre pas en ligne de compte chez nous, excepté dans des cas exceptionnels, chacun s'en doute et connaît les raisons de l'abstention.

* * *

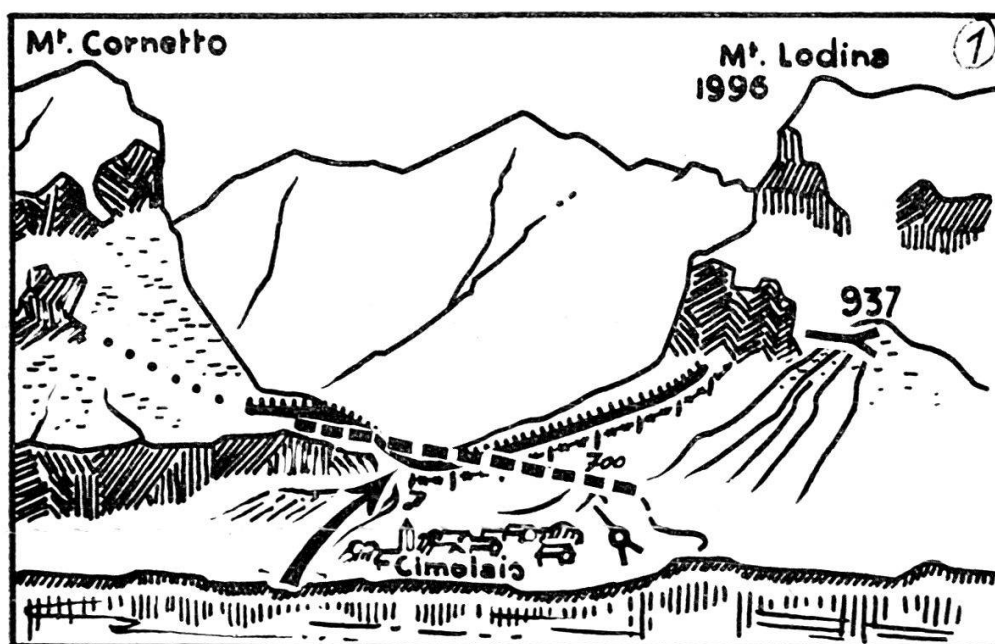
Les exemples qui suivent, d'engagement des armes lourdes en diverses situations, font ressortir à quel point il serait déraisonnable de schématiser leur emploi tactique. Les procédés utilisés au cours des épisodes, anciens ou modernes, que nous relatons ci-dessous, ne visent qu'à l'efficacité. Quel que puisse être leur éloignement par rapport à une doctrine, ils n'ont pas moins concouru au succès des entreprises.

Premier exemple : (croquis 1)

Cet épisode se situe entre le Tagliamento et le Piave, au cours de la poussée allemande de 1917-1918. Rommel, que nous voyons déjà à l'œuvre ici, commandait un groupement de la force approximative d'un bataillon.

Les Italiens s'étaient installés défensivement entre le mont Lodina et le mont Cornetto, où ils barraient l'important passage qui conduit sur Longarone et la vallée du Piave.

Le groupement Sprösser auquel appartient Rommel, se heurte le 8 novembre 1917, dans l'après-midi, à cette position. Etant donné l'extrême fatigue de la troupe, son commandant renonce à son idée initiale de déborder la résistance adverse par le Lodina et le Cornetto au moyen du gros, après l'avoir fixée dans le fond de la vallée. Seule une compagnie, conduite par un guide italien, fera l'assaut du Lodina, tandis que



l'attaque principale sera portée sur le col ; Rommel est chargé de cette action.

Une reconnaissance lui permet de se rendre compte qu'il se trouve face à un bataillon environ, établi à cheval sur la route. L'aile droite des Italiens, formée par une compagnie renforcée de mitrailleuses, s'étend jusqu'à quelque 500 mètres au-dessus du niveau de la vallée. En raison du terrain rocheux, ils n'ont pu s'enfoncer dans le sol. A l'aile gauche, un réseau de barbelés couvre la position.

Une attaque frontale, pas plus qu'une poussée à mi-hauteur du Cornetto et du Lodina, ne serait couronnée de succès. Des avalanches de pierres pourraient être aisément déclenchées par

le défenseur ; toute la manœuvre serait opérée, au surplus, à ses vues et sous son feu.

En outre, la colline qui domine Cimolais (pt 700) peut être prise sous le feu des positions du Cornetto. Il ne semble pas, en revanche, qu'il en soit de même de la cote 937.

A noter qu'on n'a aucune nouvelle de la compagnie qui a débordé la position par les hauts, et que le groupement Sprösser ne dispose pas d'artillerie.

Décision du commandant de bataillon :

1° Neutraliser ou détruire les armes et les troupes du Cornetto, à partir de la cote 937, de manière à pouvoir

2° installer les mitrailleuses du bataillon sur la cote 700 ;

3° forcer la position du col par de l'infanterie appuyée par les mitrailleuses.

Exécution :

1° Mise en position des fusils-mitrailleurs d'une compagnie sur le point 937. Cette manœuvre se fait à l'insu des Italiens. Tir sur le Cornetto (distance : 1400 m. !). Sous les coups directs et les ricochets, le défenseur lâche pied.

2° La compagnie de mitrailleurs se porte sur la cote 700, d'où les pièces ouvrent le feu au fur et à mesure de leur arrivée. Une liaison téléphonique est installée entre les collines 700 et 937, permettant au chef de guider son feu à volonté. Sous les tirs fichants, les défenseurs du Cornetto abandonnent complètement la position. Ceux du col ne tardent pas à faire de même.

Le chemin est ouvert pour les fusiliers.

Remarques :

Il s'agit ici proprement d'un feu de destruction réalisé contre une position défensive plus ou moins forte. Il est assez surprenant de constater que la mitrailleuse, grâce à l'inclinaison donnée aux trajectoires, fait quasiment office d'artillerie ! A l'instar d'un obusier ou d'un lance-mines, elle anéantit l'adversaire derrière ses couverts.

Cette concentration des moyens de feu sur un ou deux mamelons déboisés et de faible étendue est-elle encore réalisable de nos jours, en face d'un adversaire prêt à la riposte et pourvu d'armes lourdes, d'artillerie, peut-être d'aviation ? On peut se le demander.

Quoi qu'il en soit, cet exemple illustre bien le parti qu'un chef peut tirer de moyens dérisoires à première vue, quand l'ingéniosité et l'esprit d'entreprise sont ses conseillers.

Deuxième exemple : (croquis 2)

Cet épisode a pour acteurs les Allemands et les Russes, combattant en Hongrie, pendant l'hiver 1944-1945.

Le bataillon russe a mission de percer le dispositif ennemi, de s'emparer du village de Kupa, pour le surplus de se préparer à pousser en direction du nord.

L'exploration a démasqué des résistances ennemies dans la région de Besymjan et en arrière de la cote 206. Selon toute vraisemblance, Kupa est fortement tenu, de même que les lisières de forêt, à l'est de ce village.

Ayant l'intention d'attaquer à l'ouest de la route Homrog - Kupa, le commandant de bataillon décide de consacrer la majeure partie de ses moyens de feu à la couverture de son flanc droit, laissant à la faible artillerie dont il dispose, le soin d'agir sur l'axe d'attaque.

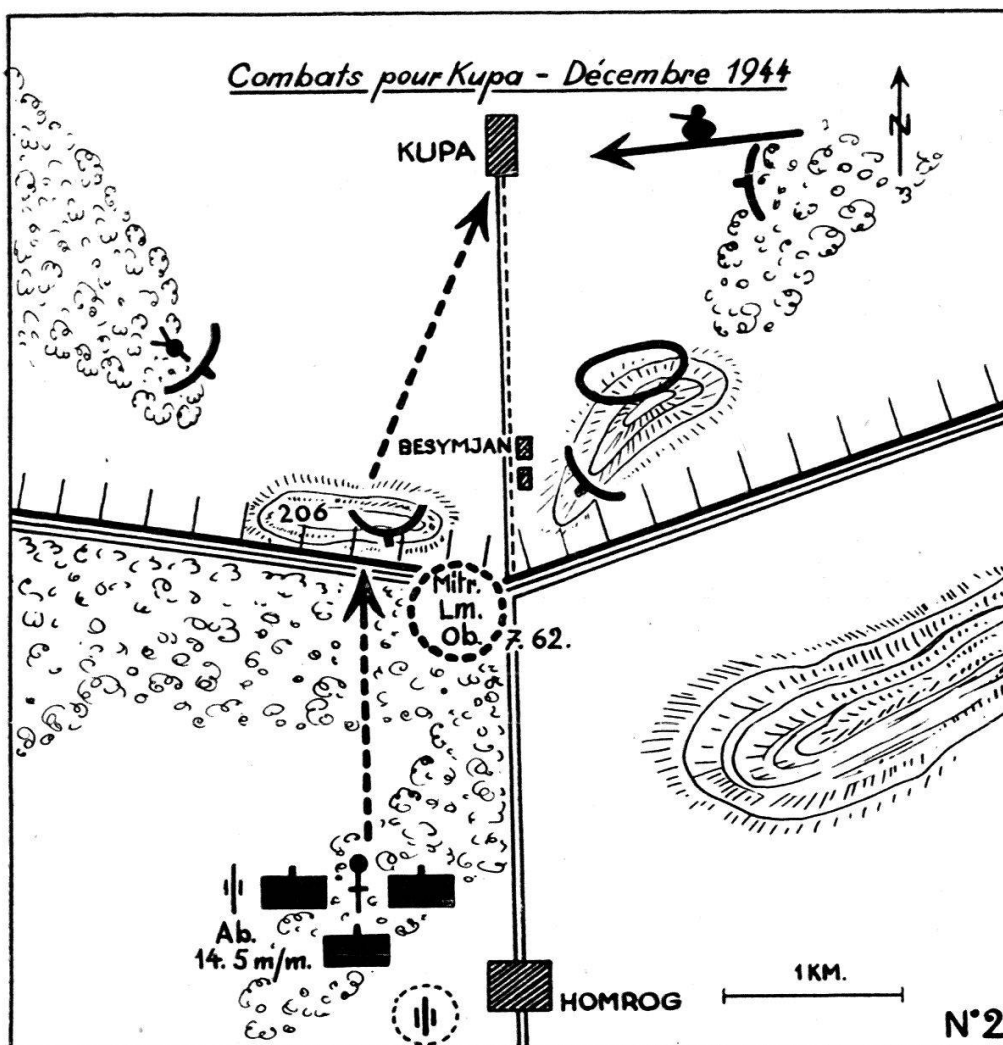
A l'exception des arquebuses de 14,5 mm. qui poussent à la suite des compagnies de premier échelon, toutes les armes lourdes du bataillon sont groupées à l'aile droite. Il s'agit des mitrailleuses, des lance-mines et des obusiers (peuvent tirer contre chars à charges creuses, calibre : 7,62, appartiennent organiquement au régiment). Au moment où l'infanterie sera parvenue au sud de la cote 206, on installera ces armes en base de feu dans la région du carrefour.

Les organes d'observation, avec le poste de commandement, suivent le commandant, à hauteur des premières lignes d'infanterie.

Exécution :

Sous l'appui de l'artillerie, l'infanterie atteint la route sans coup férir. A partir de ce moment, l'ennemi, terré sur et en arrière de la cote 206, dirige sur lui le feu de ses mitrailleuses et de ses lance-mines, l'obligeant à s'arrêter. L'Allemand est contraint au silence par l'artillerie.

A peine l'infanterie a-t-elle dépassé la hauteur 206, qu'elle est prise de flanc sous le feu de mitrailleuses allemandes cachées, à main gauche, dans la forêt. Les arquebuses n'ont-elles pas suivi, ces buts se trouvent-ils hors du rayon d'action



de l'artillerie ? Des mitrailleuses, rameutées en hâte de la base de feu, font taire l'ennemi.

Sur le flanc droit, la menace que les Allemands font peser sur le bataillon est écartée à la suite des tirs combinés de mitrailleuses, de lance-mines et d'obusiers.

Aux lisières de Kupa, une contre-attaque est déclenchée sur le flanc droit des Russes. Cinq chars, des lance-mines et de l'artillerie l'appuient. L'aile du bataillon fléchit dangereusement, des hommes commencent à refluer. En train de changer de position, le détachement d'artillerie d'appui direct n'est pas en mesure d'intervenir. Ce sont alors des obusiers, amenés au galop de la base de feu jusqu'aux premières lignes d'infanterie, qui détruisent quelques chars et permettent de rétablir la situation.

Remarques :

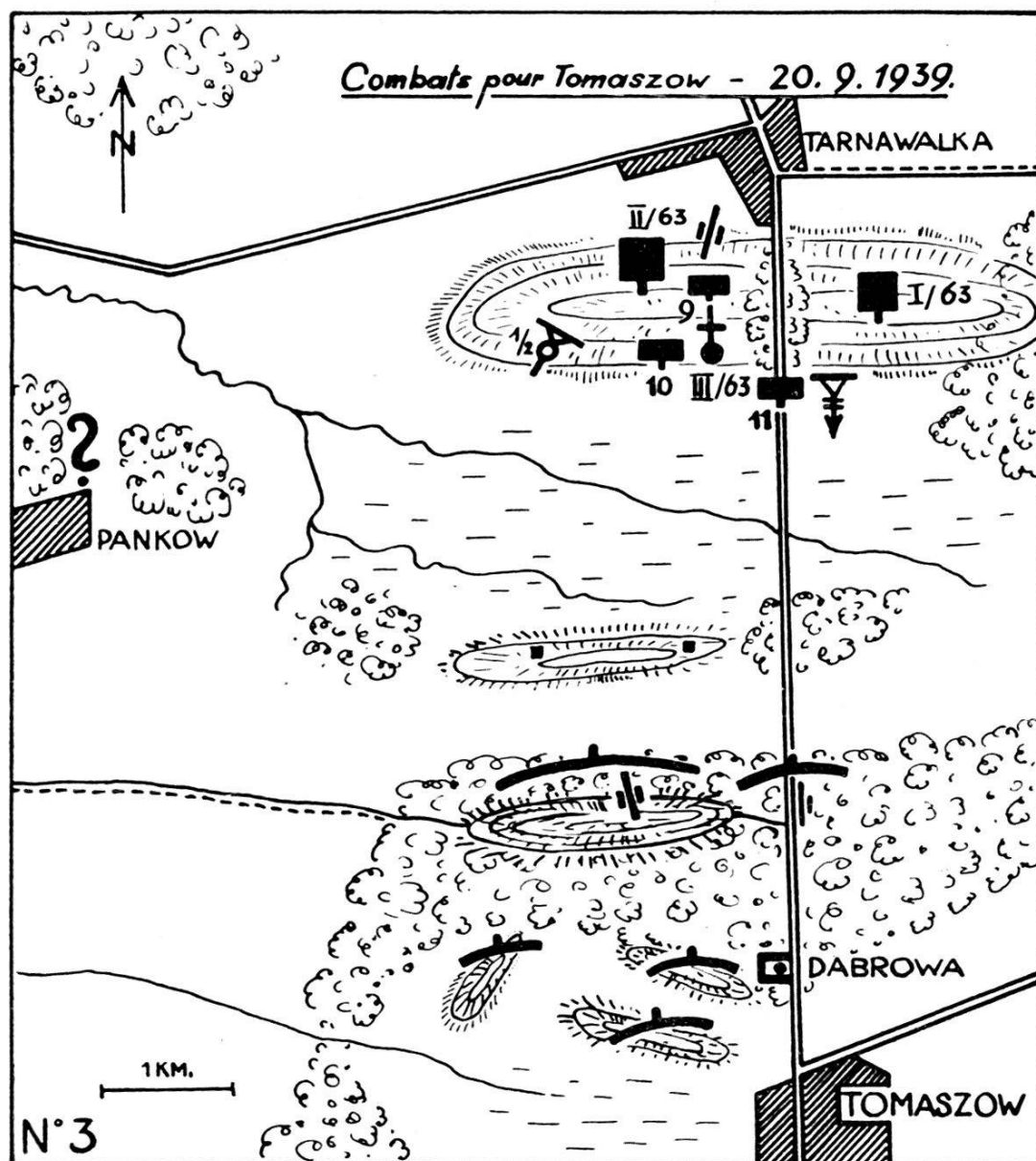
Cet exemple est caractéristique d'une répartition des tâches entre l'artillerie et les armes d'accompagnement d'infanterie.

Bien que le croquis sommaire dont nous disposons ne nous permette pas d'avoir une idée précise du terrain où le combat s'est déroulé, il semble cependant que le commandant de bataillon ait pris sur lui de gros risques en consacrant la presque totalité de ses moyens à la couverture de son flanc. A moins que des chars ne « collent » aux premières vagues d'infanterie, le fantassin peut se trouver livré à lui-même au moment décisif, s'il est privé de ses armes lourdes et si l'artillerie, pour quelque raison, ne peut appliquer ses feux immédiatement devant les échelons d'attaque.

Troisième exemple : (croquis 3)

Au cours de la campagne de Pologne de 1939, le régiment allemand d'infanterie 63 atteint, le 19. 9. au soir, en tête de la division, les collines au sud de Tarnawalka. Pour couvrir le régiment et une partie de l'artillerie qui a été poussée très en avant, une compagnie de pionniers occupe ces hauteurs.

Dans la région de Lemberg, au sud de Tomaszow, les



Polonais luttent avec acharnement pour rompre l'encerclement qui se dessine. Leur intention paraît être de pousser vers le nord-est ou l'est.

Pendant la nuit du 19 au 20, ils attaquent, mais sans succès, vraisemblablement depuis Pankow, les collines que tiennent les Allemands. Devant la vigueur de ces tentatives, le commandant du régiment 63 ordonne au bataillon III de se porter sur les collines.

A peine arrivé, le bataillon reçoit l'ordre suivant :

« Rgt. 0630. Le régiment attaque à 0700 les hauteurs au nord-ouest de Tomaszow. Bataillon III à l'ouest de la route ; bataillon I à l'est. Objectif particulier pour vous : les collines à 1 km. au sud de Dabrowa. Vous disposez des feux du groupe d'artillerie X. »

Les renseignements dont dispose à ce moment le commandant de bataillon sont les suivants :

L'ennemi paraît attaquer en direction générale du nord pour rompre l'encerclement. Pankow est libre d'ennemi ; il n'est pas certain qu'il en soit de même des forêts à l'ouest de la ville où une division de cavalerie polonaise a été signalée la veille. La même incertitude règne au sujet des forêts au nord-ouest de Tomaszow, d'où les éléments d'exploration ne sont pas encore revenus.

Décision du commandant de bataillon :

S'emparer préalablement d'un objectif intermédiaire, savoir : la colline à mi-distance environ de l'objectif.

Deux compagnies attaquent en premier échelon, celle de gauche appuyée à la route.

L'attaque sur l'objectif intermédiaire est appuyée par l'artillerie, tandis que le flanc du bataillon est couvert par une demi-section de mitrailleuses seulement. Les lance-mines sont répartis par moitié aux compagnies de premier échelon, les canons d'infanterie attribués à celle de gauche. Quant au solde des mitrailleurs, il suit la compagnie de second échelon.

Une fois l'objectif intermédiaire atteint, on attaquera dans la même formation, mais sans couverture de flanc cette fois-ci, l'objectif de bataillon.

Exécution :

Après avoir surmonté et la résistance frontale polonaise et les difficultés occasionnées par une liaison défectueuse entre l'infanterie et l'artillerie, le bataillon occupe son objectif intermédiaire, puis se rend maître de la forêt de Dabrowa.

Aux lisières sud de la forêt, les liaisons internes du bataillon sont rompues, la compagnie de second échelon se trouve fortuitement aux côtés de la dixième, tandis que la onzième peine encore à travers le bois. La résistance polonaise se révèle particulièrement opiniâtre sur les collines au nord-ouest de Tomaszow.

En vain le commandant de bataillon s'efforce-t-il de regrouper ses compagnies et d'établir une base de feu qui lui permette de s'emparer de l'objectif sans pertes inutiles.

Déjà les compagnies de tête, emportées par leur élan, ont passé à l'attaque, l'une appuyée par les lance-mines dont elle dispose, l'autre par des fusils-mitrailleurs. A 1000, l'objectif est occupé, non sans pertes.

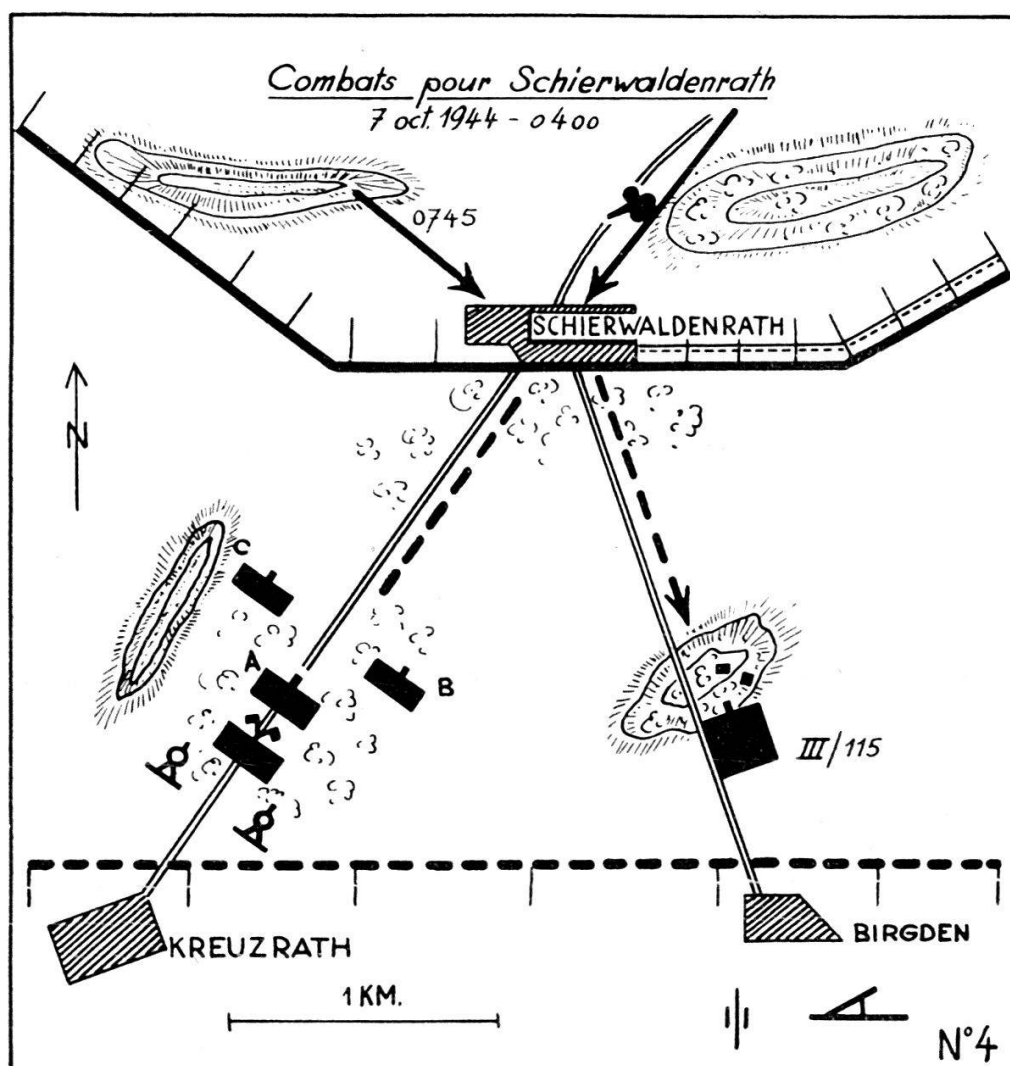
Remarques :

A l'encontre de ce qu'a fait le commandant russe dans le combat dont le récit précède, le chef allemand ne consacre que des moyens minimes à la couverture de son flanc. En l'absence de renseignements nouveaux sur l'adversaire qui a été signalé la veille vers Pankow, il pourrait être tenté de disposer ses forces avec plus de prudence. Cependant, le désir l'emporte chez lui de taper le plus fort possible sur l'axe d'attaque, quitte à laisser à autrui le soin d'écarter la menace qui pourrait se dessiner, sur la droite de son bataillon.

La répartition des lance-mines aux compagnies a-t-elle pour motif la crainte qu'éprouve le commandant de ne pas disposer de vues suffisantes au cours de l'action pour les engager massivement dans de bonnes conditions ? cela paraît vraisemblable.

Quatrième exemple : (croquis 4)

La localité de Schierwaldenrath, en Allemagne, avait été incorporée par les Allemands dans leur front défensif. Le 3 octobre 1944, une compagnie américaine accompagnée de chars fut entièrement détruite ou faite prisonnière en essayant de l'occuper.



Le commandant du bataillon I (115^e Rgt. inf., 29^e Div. US) reçut mission de s'en emparer par un coup de main, à dessein de libérer les prisonniers américains que l'on présumait s'y trouver, d'obtenir des renseignements et d'enlever aux Allemands toute possibilité de cantonner dans le village en le détruisant.

Ayant reçu sa mission le 5 octobre, le commandant de bataillon fixe au 7 le jour de l'action, le temps de reste devant être utilisé pour les reconnaissances et les préparatifs.

Sans compter son bataillon, il dispose pour la circonstance

des feux de deux groupes d'artillerie et d'une compagnie de sapeurs. Comme il est prévu qu'une fois l'opération menée à chef, le bataillon se repliera sur Birgden, le III/115 est chargé de le recueillir au nord de cette localité.

Contrairement à ce que font généralement les Américains dans de pareilles occasions, aucun char n'accompagne cette fois-ci l'infanterie.

Dispositions :

Désireux de profiter de l'obscurité et de la brume matinale qui, ensemble, limitent la visibilité à 100 m., le commandant décide de fixer le début de l'action à 0400.

Comme l'exploration a établi que les premières défenses allemandes se trouvent dans les lisières sud de la localité, le bataillon avancera sans bruit jusqu'à ces lisières, et sans que l'appui de feu ne soit déclenché.

L'artillerie pilonnera la localité au moment où une réaction adverse se manifesterait. Schierwaldenrath est divisée en trois zones qui peuvent être battues séparément à coups d'obus fumigènes ou explosifs, selon les besoins du commandant de bataillon. Un observateur d'artillerie est détaché à chacune des compagnies de premier échelon.

Quant aux lance-mines, en position vers Birgden, ils agissent en collaboration avec l'artillerie, soit pour tirer à fumigènes, soit pour tirer des percutants. Néanmoins, un observateur est détaché à chacune des compagnies de premier échelon.

L'infanterie attaque en deux échelons, deux compagnies en tête. Tandis que les deux premières nettoieront chacune une moitié de village, la troisième assurera leurs arrières.

La compagnie de sapeurs suit l'unité de second échelon. Dans le village, elle procède aux destructions ordonnées.

Derrière elle, les deux sections de mitrailleuses ne rejoignent les compagnies de premier échelon qu'une fois celles-ci engagées.

Les liaisons se font par radio et par fil (les cp. de tête déroulant un câble au fur et à mesure de leur avance).

(Du point de vue où nous considérons la question, les ordres de repli ne nous importent pas.)

Exécution :

Trente minutes après le départ du bataillon, les avant-postes allemands ouvrent le feu. A 0610, le village est aux mains de l'assaillant, mais les liaisons téléphoniques ne fonctionnent plus.

Tandis que les Allemands tentent par des tirs d'artillerie de couper les Américains de leurs arrières, ils déclenchent dès 0745 de violentes contre-attaques appuyées de quelques chars.

Les Américains ne disposent contre ces chars que de vieux bazookas et de grenades à fusil. Aussi ne repoussent-ils qu'avec peine les tentatives de leur adversaire, et il s'en faut de peu qu'ils ne soient contraints à un repli prématuré.

L'opération ayant finalement réussi, le village détruit et les prisonniers faits, le bataillon se replie sur Birgden.

Remarques :

Questionnés après le combat, les cadres américains firent part des observations suivantes :

« Il est indispensable que les mitrailleuses attribuées aux compagnies de fusiliers les suivent dès la sortie de la base d'attaque. Le système adopté dans le cas particulier par le commandement a eu pour effet de retarder notablement leur engagement.

La liaison par radio entre les observateurs et les lance-mines doit être mise au point. Une fréquence spéciale devrait lui être réservée. En raison du nombre considérable de messages transmis par radio, il fut difficile, voire impossible parfois, de passer les demandes de feux.

La couleur des fusées destinées, comme moyen de secours, à demander des tirs de lance-mines doit être fixée avant le départ, et sans équivoque. »

On a constaté que la liaison par radio avait été doublée ici par une liaison fil. Deux heures après le début de l'action, la

liaison téléphonique est rompue ; la vulnérabilité du fil de combat dans l'attaque est une nouvelle fois mise en évidence.

Un observateur lance-mines et un observateur d'artillerie ont été détachés à chaque compagnie de premier échelon. Il arrive que les Américains et les Russes groupent l'artillerie d'appui direct et les lance-mines (*lourds et des bataillons*) sous un même commandement et qu'ils utilisent les mêmes organes d'observation pour les deux armes ¹. Cap. A. BACH

¹ Les exemples qui précèdent sont tirés, le premier de l'ouvrage de Rommel « L'infanterie attaque », le second d'« Exemples tactiques » publié par l'état-major allemand ; les deux derniers de publications traduites en allemand que possède la Bibliothèque militaire fédérale.

Etat-Major V :

L'exercice du commandement

Quand les groupements humains — de formes différentes suivant les époques — se furent définitivement constitués, les actions de guerre purement individuelles firent place aux actions collectives. C'est alors que dans chacun de ces groupements un certain nombre de membres, plus ou moins sélectionnés, se réunirent volontairement ou non, sous un même chef, de manière à constituer par leur ensemble la force défensive et offensive de la communauté.

Quand, par suite de l'importance du groupement, la troupe des guerriers dut s'accroître, le chef s'adjoignit un certain nombre d'auxiliaires auxquels il concéda une part plus ou moins large de son autorité pour conduire, sous sa direction, une fraction plus ou moins grande de l'ensemble. C'est ainsi